



FESTIVAL DE VENISE 2019
LION D'ARGENT
GRAND PRIX DU JURY

J'ACCUSE

UN FILM DE
ROMAN POLANSKI

GAUMONT, LÉGENDE ET R.P. PRODUCTIONS
PRÉSENTENT



FESTIVAL DE VENISE 2019
LION D'ARGENT
GRAND PRIX DU JURY

JEAN
DUJARDIN

LOUIS
GARREL

EMMANUELLE
SEIGNER

GRÉGORY
GADEBOIS

J'ACCUSE

UN FILM DE
ROMAN POLANSKI

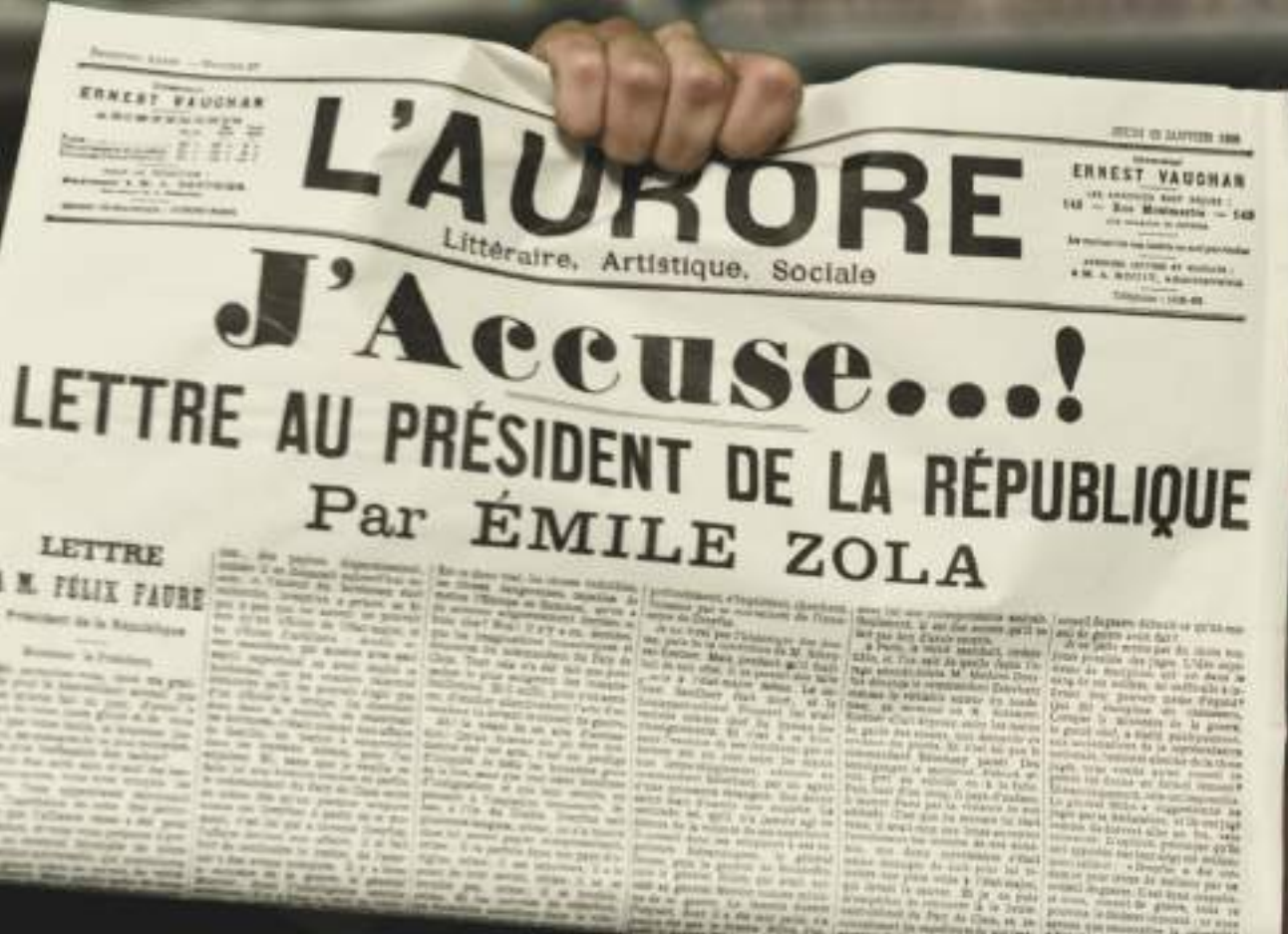
DURÉE : 2H13

LE 13 NOVEMBRE AU CINÉMA

SERVICE PRESSE GAUMONT
QUENTIN BECKER
TÉL : 01.46.43.23.06
QUENTIN.BECKER@GAUMONT.COM
LOLA DEPUSET
TÉL. : 01.46.43.21.27
LOLA.DEPUSET@GAUMONT.COM

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR
WWW.GAUMONTPRESSE.FR

RELATIONS PRESSE
DOMINIQUE SEGALL
TÉL. : 01.45.63.73.04
CONTACT@DOMINIQUESEGALL.COM



SYNOPSIS

Pendant les 12 années qu'elle dura, l'affaire Dreyfus déchira la France, provoquant un véritable séisme dans le monde entier. Dans cet immense scandale, le plus grand sans doute de la fin du XIX^{ème} siècle, se mêlent erreur judiciaire, déni de justice et antisémitisme. L'affaire est racontée du point de vue du colonel Picquart qui, une fois nommé à la tête du contre-espionnage, va découvrir que les preuves contre le capitaine Alfred Dreyfus avaient été fabriquées. À partir de cet instant et au péril de sa carrière puis de sa vie, il n'aura de cesse d'identifier les vrais coupables et de réhabiliter Alfred Dreyfus.



ENTRETIEN ROMAN POLANSKI

Roman Polanski, pourquoi cette volonté de faire un film sur l'affaire Dreyfus, sur le tournant symbolique qu'elle a représenté dans l'histoire de France et de l'Europe ?

Les grands sujets font souvent des grands films, et l'affaire Dreyfus est un sujet exceptionnel. L'histoire d'un homme injustement accusé est toujours passionnante. Mais celle-ci est aussi terriblement actuelle, vu la recrudescence de l'antisémitisme.

Quelle est la genèse du film ?

Très jeune, j'ai vu le film américain LA VIE D'ÉMILE ZOLA, où la scène de la dégradation du capitaine Dreyfus m'a bouleversé. Depuis ce temps-là, je me

disais qu'un jour peut-être je ferais un film sur cette terrible histoire.

Vous avez rencontré plusieurs difficultés pour la réalisation de ce film. La première était de savoir dans quelle langue vous alliez le tourner, puisque les premiers producteurs à qui vous aviez parlé de ce projet voulaient que ce soit en anglais.

Lorsque, il y a sept ans, j'ai proposé ce projet à mes amis et associés de l'époque, ils étaient emballés par l'idée, mais ils trouvaient indispensable de tourner le film en anglais, pour garantir son financement par des distributeurs internationaux, et surtout américains. Il est vrai que, depuis toujours, les films américains dont l'action se passe en France étaient faits en anglais

– LA VIE D'ÉMILE ZOLA en fait partie. Ça se vendait mieux sur le marché international. Même Stanley Kubrick a fait LES SENTIERS DE LA GLOIRE, son film sur la guerre de 14-18, en anglais. Pour ma part, j'avais du mal à imaginer tous ces généraux français parlant anglais. Aujourd'hui, le spectateur est plus sophistiqué, et il accepte de voir les films et les séries en version originale avec des sous-titres.

Finalement, Alain Goldman vous a proposé de faire ce film en français.

C'est exact. En janvier 2018, c'est-à-dire l'année dernière, Alain Goldman m'a proposé de produire le film en français. J'en étais ravi, bien sûr !

Le tournage a commencé en novembre. Et voilà que nous sommes prêts.

Comment avez-vous travaillé sur ce projet ?

Nous sortions tout juste, Robert Harris et moi, du GHOST WRITER. Robert avait trouvé l'idée formidable et nous nous sommes mis au travail. Il nous semblait évident de raconter cette histoire du point de vue de Dreyfus – mais nous nous sommes vite rendu compte que ça ne marchait pas : toute l'affaire, si riche en protagonistes et en coups de théâtre, se déroulait à Paris, tandis que notre personnage principal était coincé sur l'île du Diable. Tout ce qu'on pouvait raconter, était sa souffrance. Nous nous débattions depuis longtemps avec ce problème et finalement, après plus d'un an de travail, Robert a trouvé la solution à notre problème : il valait mieux laisser Dreyfus sur son rocher, et tout raconter du point de vue de l'un des personnages principaux de l'affaire, le colonel Picquart ! Mais nous devons aussi gagner notre pain quotidien, nous avons donc décidé de mettre le projet en veille, le temps, pour moi, de faire un autre film, et pour Robert d'écrire un livre sur l'affaire Dreyfus. Il a travaillé un an sur le sujet, et son livre *An Officer and a Spy* – le titre français, un peu énigmatique, est *D.* – basé sur des recherches historiques très approfondies, est rapidement devenu un best-seller. En attendant, j'ai terminé LA VÉNUS À LA FOURRURE, et lorsque nous sommes revenus à notre sujet, tout était devenu plus facile.

Comment s'est passé le casting ?

Jean Dujardin nous semblait parfait pour le rôle de Picquart. Il lui ressemble, il a le même âge, et c'est un grand acteur. Pour un film de cette importance, il faut une star, et Jean Dujardin en est une, ce n'est

pas par hasard qu'il a eu un Oscar ! C'était donc une évidence ; il restait à voir si le projet l'intéressait. En fait, il s'est montré enthousiaste.

Votre parti pris narratif est donc de donner au colonel Picquart le rôle du personnage principal. À l'époque, ce célibataire qui a une maîtresse, jouée par Emmanuelle Seigner, l'épouse d'un haut personnage de l'État, est un marginal dans les mœurs et un « antisémite naturel », comme on pouvait l'être en cette fin de 19^{ème} siècle. Pourtant, c'est lui qui, involontairement, va sauver le capitaine Dreyfus.

Picquart est un personnage passionnant, complexe. Ce n'est pas un antisémite combattant. Il n'aime pas les juifs, mais cela relève plutôt d'une tradition que d'une conviction. Lorsque, chargé du contre-espionnage, il découvre que Dreyfus est innocent, il prend cette affaire très à cœur et décide de chercher la vérité. Quand il en informe sa hiérarchie, on lui ordonne de se taire ; l'armée ne saurait commettre de telles erreurs ! Malgré la débâcle de 1870, l'armée est intouchable, comme l'Église. Elle n'a que faire des remords ou des cas de conscience de ses soldats, elle est au-dessus de la Vérité et de la Justice.

Qu'est-ce qui pousse Picquart à contredire la version officielle ? Est-ce la pureté de la loi morale qu'il porterait en lui ou l'obéissance à l'éthique militaire ?

Il y a dans le film un dialogue très marquant, entre Picquart et le commandant Henry, son principal adversaire. Henry déclare : « Vous m'ordonnez d'abattre un homme, et je le fais. Après cela vous m'expliquez que vous vous êtes trompé de nom... eh bien, je suis désolé, mais ce n'est pas ma faute, c'est l'Armée ». Ce à quoi Picquart répond : « C'est peut-être votre Armée, Commandant. Ce n'est

pas la mienne. ». Ce dialogue reflète une réalité qui demeure actuelle. En effet, les soldats sont entraînés à mourir pour la patrie. Or, le choix de tuer quelqu'un d'autre est bien plus difficile, et doit être cautionné par un supérieur.



Le colonel Picquart va lui-même se retrouver plus ou moins dans la même situation que Dreyfus, mis en prison, sa liaison révélée, accusé par l'extrême droite d'être passé à l'ennemi.

Parce qu'il a préféré suivre son jugement personnel, sa soif de vérité, plutôt que l'éthique militaire. Au départ il y a un doute, quand il découvre la ressemblance de



l'écriture d'Esterhazy à celle du bordereau, et puis, petit à petit, le doute entraîne une enquête. Malgré l'ordre de tout abandonner, Picquart continue, et finit par découvrir d'autres preuves de la culpabilité d'Esterhazy. Plus il progresse, plus il est effrayé par l'ampleur de la faute qu'ils ont commise.

Le père du philosophe Emmanuel Levinas (1906-1995), un libraire lituanien, lui aurait recommandé d'aller vivre en France, avançant le fait « qu'un pays où l'on se déchire pour l'honneur d'un petit capitaine juif est un pays où un juste devrait se dépêcher de se rendre ».

C'est vrai, il y avait à l'époque des antidreyfusards, mais il y avait aussi des dreyfusards ! Et à la fin, Dreyfus a été innocenté. Cette affaire est donc plutôt à l'honneur de la France, même si cela n'a été accompli qu'au bout de 12 ans, pendant lesquels le pays a frôlé la guerre civile.

Un autre défi pour ce film est de présenter cette affaire Dreyfus aux jeunes générations, qui connaissent mal cette histoire.

Au départ, lorsqu'on m'interrogeait sur mes projets, et je répondais que je travaillais sur l'affaire Dreyfus, tout le monde trouvait cela formidable. Mais je me rendais vite compte que peu de gens savaient ce qui s'était vraiment passé. C'est un de ces événements historiques que tout le monde croit connaître, tout en ignorant le fond de l'affaire.

À cet égard, ce film est très pédagogique, car il permet à tous, y compris ceux qui ne connaissent pas cette affaire, de comprendre l'enjeu politique et philosophique qui se trouve derrière Picquart. C'est presque une recherche policière.

En effet, je dirais même que c'est un thriller ! Le spectateur mène l'enquête avec Picquart, et c'est grâce à cela que nous avons pu la filmer d'une manière subjective. Alors

que tous les événements essentiels sont authentiques. Même beaucoup de dialogues, car on peut les trouver dans les minutes des procès.

Ce qui m'a aussi frappé dans ce film, c'est de constater la vétusté du service de contre-espionnage français de l'époque, que l'on appelait la « Section des Statistiques », où des indicateurs jouent aux cartes tout en buvant de l'alcool, où le portier est à moitié endormi, où la surveillance semble relative et où la vétusté des moyens techniques ne peut que surprendre le spectateur contemporain. Il y a un choc technologique avec tout ce que l'on sait aujourd'hui du contre-espionnage.

Cela aussi est authentique, et certainement à l'époque semblait moderne. C'était le début de l'automobile, des téléphones, des appareils photo Kodak ! Ici encore les recherches que Robert Harris a réalisées pour les besoins de son livre nous ont été extrêmement précieuses. D'un autre côté, c'est à cause de cette euphorie technologique que certains experts, comme le célèbre Bertillon, ont pu commettre de telles erreurs et refuser ensuite de changer d'avis.

Une des preuves qui va dans un premier temps signer la culpabilité de Dreyfus, pour finalement le dédouaner, est l'existence d'un bordereau.

Il s'agit d'une lettre déchirée, subtilisée dans la corbeille de l'attaché militaire de l'ambassade allemande. Un officier français y proposait aux Allemands des informations sur des secrets militaires, entre autres sur le canon 120. L'armée française était très sensible à ce genre de fuites, car elle dissimulait un nouveau modèle, le canon 75, qui permettait d'absorber le choc du tir et de ne plus reculer, ce qui représentait alors une avancée énorme.

Il y a l'hostilité de l'opinion publique, celle du commandant Henry qui veut prendre la place de Picquart, celle de l'État-major, puis il y a tous ceux qui viennent au secours de Dreyfus, dont Émile Zola et Clémenceau.

C'est grâce à Zola que l'affaire a été révélée. C'était le fameux « J'accuse ! », sa lettre adressée au président de la République et publiée dans L'Aurore. Sans cela, qui sait comment l'affaire se serait terminée. Clémenceau lui aussi a joué un rôle important. C'est lui, d'ailleurs, qui, sept ans après la fin de l'affaire, alors qu'il était lui-même premier ministre, a nommé Picquart ministre de la Guerre. Zola a payé cher son engagement puisqu'il a été condamné à 1 an de prison et 3000 francs d'amende. Il est mort intoxiqué par sa cheminée ; on dit qu'il aurait été assassiné par des antidreyfusards. En tout cas, le journal antisémite d'Edouard Drumont, La Libre Parole, exulte à l'annonce de sa mort.

Lorsque Charles Maurras est condamné pour collaboration avec l'ennemi en 1945 à la perpétuité, il s'écrie « c'est la revanche de Dreyfus. ».

Nous voyons bien que cette affaire a duré bien au-delà des 10 ans couverts par le film. D'ailleurs, Dreyfus a été combattant lors de la guerre 14-18, et sa petite-fille, Madeleine Lévy, est morte à Auschwitz.

Dans votre film, on voit aussi des inscriptions « Mort aux juifs ». Aujourd'hui, l'antisémitisme n'a pas disparu, il a muté, il a changé de visage, et est plutôt devenu l'affaire de l'extrême gauche, des ennemis d'Israël et des islamistes radicaux. En France, 13 citoyens de confession juive ont été torturés et tués depuis 2003. L'antisionisme est devenu le cache-sexe du nouvel antisémitisme. Pensez-vous qu'une nouvelle affaire Dreyfus pourrait se reproduire aujourd'hui ou cela vous paraît-il impensable ?

Avec les moyens technologiques dont nous disposons

de nos jours, il serait impossible d'avoir une affaire où quelqu'un se fait condamner sur la foi d'une expertise graphologique foireuse. Et certainement pas dans l'armée, car l'esprit de l'armée a changé. Son côté « intouchable » a disparu. Aujourd'hui, nous avons le droit de tout critiquer, l'armée comprise, alors qu'à l'époque, elle disposait d'un pouvoir sans limites ! Mais une autre affaire – certainement. Il y a tout ce qu'il faut pour cela : des accusations mensongères, des procédures juridiques pourries, des magistrats corrompus, et surtout des « réseaux sociaux » qui condamnent et exécutent sans procès équitable et sans appel.

Ce film a été comme une catharsis pour vous ?

Non, je ne travaille pas comme ça. Mon travail n'est pas une thérapie. En revanche, je dois dire que je connais bon nombre de mécanismes de persécution qui sont à l'œuvre dans ce film et que cela m'a évidemment inspiré.

Les persécutions à votre égard ont commencé avec Sharon Tate ?

La façon dont les gens me voient, mon « image », a effectivement commencé à se former avec la mort de Sharon Tate. Au moment de ce drame, alors que ce que j'avais à vivre était déjà atroce, la presse s'est emparée de cette tragédie, et ne sachant trop comment la traiter, elle l'a fait de manière abjecte, en insinuant entre autres que je faisais partie des instigateurs de son meurtre, sur fond de satanisme... Mon film ROSEMARY'S BABY constituait la preuve que j'entretenais des rapports avec le diable ! Cela a duré plusieurs mois, jusqu'à ce que la police ne retrouve finalement les vrais coupables, Charles Manson et sa

« famille ». Tout cela me poursuit aujourd'hui encore. Tout, et n'importe quoi. C'est comme une boule de neige, chaque saison en ajoute une couche. Des histoires aberrantes de femmes que je n'ai jamais vues de ma vie et qui m'accusent de choses qui se seraient déroulées il y a plus d'un demi-siècle.

Vous ne voulez pas répliquer ?

À quoi bon ? C'est comme se battre contre des moulins à vent.







ENTRETIEN JEAN DUJARDIN

Vous incarnez le Lieutenant-Colonel Georges Picquart. Vous connaissiez son rôle déterminant pour innocenter Dreyfus ?

Non pas du tout, comme beaucoup de Français je pense. Tout le monde connaît le mythe Dreyfus ; Zola et son « J'accuse » ; éventuellement Esterhazy, le véritable traître de l'affaire. Mais pour le reste... J'ignorais tout de l'histoire de Georges Picquart et sa détermination à révéler le vaste complot militaire contre Dreyfus. C'est un personnage assez fascinant : un homme intègre, épris de justice au point de sacrifier sa carrière et sa liberté pour la vérité. À l'origine, il est loin d'être philosémite, au contraire. Le film dépeint très bien cette France

bourgeoise, catholique et viscéralement antisémite où l'armée toute puissante est au centre de tout. C'était très intéressant d'incarner un personnage avec de telles aspérités. Mais Roman ne s'appesantit pas sur la dimension psychologique. On le comprend immédiatement à la lecture du scénario. Il donne les ressorts intimes de Picquart, pointe ses ambiguïtés, mais ce qui l'intéresse, c'est d'offrir une vue aérienne d'une grande histoire.

Comment avez-vous abordé ce rôle ?

De manière très monacale. Roman m'a demandé de perdre un peu de poids pour me dessiner une silhouette plus martiale. Il m'a d'ailleurs prescrit

un régime drastique : dîner frugal le soir à 19h et déjeuner le lendemain à 13h. Grâce à ces jeûnes de quinze heures, j'ai perdu sept kilos en deux mois. Pour le reste, je me suis préparé comme le demande Roman, avec beaucoup de précision. J'aime choisir des films qui me font un peu peur, et celui-là, je le redoutais.

Pour quelles raisons ?

Je tiens le rôle principal, je suis quasiment sur tous les plans, c'est une grosse responsabilité. Et puis Roman est un maître... Il fallait être à la hauteur. Pour la première fois de ma carrière, j'ai pris un répétiteur et je me suis enfermé pendant deux mois

pour apprendre mon texte. Les dialogues sont très littéraires, techniques, avec plein de pièges. Parfois je travaillais avec la musique de John Barry, elle donne de l'espace et du souffle. Avec John Barry, on est déjà au cinéma, même en répétition. J'ai travaillé jusqu'à l'abrutissement pour ne pas douter le jour du tournage. Mon rôle imposait cette confiance. Je connais les militaires, le regard franc, droit... Cette étape était importante car il n'y a pas eu de lecture avec Roman et les autres comédiens pour préparer le tournage.

Il ne s'agit pas de votre premier rôle dramatique, mais vous l'incarnez avec une sobriété et une retenue inédite...

Je me suis débarrassé des scories, j'ai joué à l'os. Roman raconte l'histoire, je l'incarne. Il ne fallait pas en rajouter ou surjouer l'uniforme. Au contraire. Roman m'a encouragé à l'introspection. J'ai travaillé sur les jeux de regard, les silences, les colères froides. J'ai aussi puisé dans la figure de mon père. Un homme droit, intègre, réconfortant, courageux et très ordonné, avec une personnalité forte. Il aurait sans doute pu être un bon militaire. Donc forcément, il est venu en moi naturellement. Je savais que je serais juste en étant un bout de lui. Sur le plateau, je me suis surpris à être extrêmement concentré, et à aimer ça. Je me suis autorisé très peu de sorties de route même quand la fatigue gagnait.

Comment s'est déroulé le tournage ?

Intense, mais il n'a été ni difficile, ni douloureux. En revanche, il s'est étalé sur soixante-quatorze jours, ce

qui est très long pour un film français. Il a fallu que je sois un peu plus endurant... Endurant à la méthode de Roman également. Et elle n'est pas toujours simple. Il faut suivre, ne jamais s'endormir sinon il ne vous loupe pas. Vous n'êtes pas là pour faire de la figuration. Et c'est vrai pour n'importe quel corps de métier sur le plateau. Il dirige tout, du premier assistant au régisseur. Il parle au cadreur en anglais, au chef opérateur en polonais, aux comédiens en Français, en italien avec un figurant... Il compose ses cadres comme des tableaux, alors tout doit être parfait, les drapés dans un lit, une branche dans une forêt... Il nous est arrivé de répéter une scène trente fois tellement il se montre attentif au moindre détail, toujours prêt à enrichir un plan avec un accessoire, une élocution à affiner, un silence à creuser. Avec Roman, il faut être technique sur le texte, droit dans son jeu et souple pour s'adapter à sa mise en scène. C'est normal, il est exigeant avec les autres et encore plus avec lui-même. Et puis, J'ACCUSE est un film important pour Roman, sans doute aussi important que LE PIANISTE. Rien ne devait le faire dévier de son enjeu.

Il est à l'écoute des propositions de ses comédiens ?

Oui, il est très client. Comme beaucoup de réalisateurs anglo-saxons, il considère que le comédien a son mot à dire, même si ce n'est pas forcément très intelligent. Pendant le tournage, je lui ai suggéré de petites modifications quand je n'étais pas très à l'aise avec un dialogue ou une phrase trop alambiquée.

Le film affiche d'ailleurs un casting impressionnant avec notamment des pensionnaires de la Comédie Française...

J'aime le théâtre et ses comédiens. J'avais déjà tourné avec Christophe Montenez, j'étais allé voir LA NUIT DES ROIS et LES DAMNÉS. Nous avons parlé avec Roman des grands noms du Français : Eric Ruff, Didier Sandre, Hervé Pierre, Michel Vuillermoz... La plupart campent les hauts-gradés de l'État-major, une sacrée bande de couards dans toute leur rigidité aristocratique, la conscience de leur supériorité et leur cynisme. Et quand Roman m'a parlé de Louis Garrel pour jouer Dreyfus, j'ai trouvé ce choix totalement cohérent. Il l'incarne avec une grande justesse, avec sa raideur, son côté un peu hautain et sa blessure intérieure.

Quelles furent les autres scènes fortes du tournage ?

La scène du procès de Zola reste l'un de mes souvenirs les plus émouvants. Nous avons tourné dans l'ancien Palais de Justice de Paris, sur l'Île de la Cité, plus précisément dans la salle de la Cour d'appel où s'est tenu le procès Pétain. Le genre de scène que l'on appréhende un peu, avec 400 figurants, un texte très dense ; mais Roman a su trouver les mots pour me donner confiance. Il est lui-même comédien donc un formidable directeur d'acteur. Il passe par le plaisir pour vous faire accoucher, sans chercher à vous abrutir, vous brusquer ou vous fragiliser.

La scène du duel à l'épée avec Grégory Gadebois est également impressionnante...

On l'a répétée comme une chorégraphie avec le Maître d'armes Michel Carliez. Il nous a enseigné les rudiments de cet art très codifié : la position des pieds, comme tenir son épée, la touche, reculer et avancer en quart de temps. Le déplacement est primordial, il peut vous tuer ou vous sauver. C'est une scène magnifique. Roman aurait pu la dynamiser en restant sur des plans serrés, mais non, il est resté en plan

large, à la différence des scènes d'actions classiques. Il ne veut pas frimer ou séduire, il cherche la vérité. Il filme avec un classicisme que l'on ose plus faire aujourd'hui ; et en même temps J'ACCUSE est un film très moderne. Un thriller sur fond d'espionnage resserré et rythmé et certainement pas dans une leçon d'histoire pompeuse et didactique. Il parvient même à insuffler des petites doses d'humour notamment quand les révélations de Picquart sèment la panique au sein de l'État-major français.

Selon vous, J'ACCUSE est un film utile aujourd'hui ?

Je dirais même nécessaire, surtout en ces temps où la xénophobie et les populismes donnent de la voix dans certains pays d'Europe. Le film parle d'antisémitisme, d'injustice, mais aussi de courage, c'est une belle notion, très cinématographique. Il est toujours utile de revisiter certaines pages sombres de notre histoire, sans donner de leçons, en restant dans une promesse de cinéma, donc de plaisir.







ENTRETIEN ALAIN GOLDMAN

Roman Polanski portait ce film depuis plus de 7 ans. Pourquoi il fut si difficile à monter ?

Quand j'ai rencontré Roman au début de l'année 2018, nous avons évoqué son projet de longue date sur l'affaire Dreyfus. Je lui ai demandé si je pouvais lire le scénario. La véritable fulgurance du projet était d'aborder cette affaire sous un angle inédit : celui d'un héros français oublié de notre histoire, le Colonel Picquart. Cet officier va aller jusqu'à tout perdre, pour que la justice et la vérité l'emportent, pour l'honneur de son pays et de son armée. Sans lui, le Capitaine Dreyfus n'aurait jamais été innocenté.

Comment la situation s'est-elle débloquée ?

À l'origine, le projet était conçu comme un film en langue anglaise avec des comédiens anglo-saxons. L'affaire Dreyfus étant une histoire tellement française, je lui ai suggéré de tourner en français, ce qui pouvait être un avantage pour le public international, en renforçant une forme de sincérité et d'authenticité de l'histoire que le film raconte. Le nom de Jean Dujardin s'est tout de suite imposé comme une évidence pour interpréter le rôle de Picquart. Après cela, tout a été très vite. Le film a été tourné entièrement en décors naturels, plutôt qu'en studio.

Au-delà de la dimension financière, il s'agissait là encore d'un parti pri artistique. De la même manière qu'il fallait être au plus près de la langue française, il fallait aussi être le plus proche de Paris et des lieux emblématiques de l'affaire Dreyfus, qui pour la plupart existent toujours. Nous avons tourné à l'École militaire, dans des tribunaux, notamment le Palais de Justice à Paris sur l'Île Saint-Louis, des ambassades, des hôtels particuliers d'époque, etc...

Roman s'est entouré d'une équipe extraordinaire, tant au niveau artistique que technique. D'ailleurs il ne fait pas de différence entre l'artistique et la

technique, son exigence reste la même dans tous les domaines! Que ce soit les décors, les costumes, le son, l'image, les accessoires, les acteurs, les figurants... Tout le monde sur le plateau était à un niveau de compétence exceptionnelle.

Selon vous, pourquoi Roman Polanski tenait tant à revenir sur l'affaire Dreyfus?

Il ne m'en a pas parlé, c'est un homme pudique.

Je pense qu'il est autant fasciné par le combat de Picquart pour la vérité que par l'acharnement de l'État-major à condamner Dreyfus, pour ensuite s'enfoncer dans le déni de justice. Ce parallèle entre ces deux forces contraires a suscité une interrogation profonde chez Roman.

Quelle fut votre réaction quand vous avez vu le film terminé?

J'ai été bouleversé par la puissance et la richesse

du récit. Roman est un réalisateur nourri de multiples influences qui se mélangent et s'entrecroisent, de par sa culture anglo-saxonne, française et polonaise. Dans J'ACCUSE, on retrouve toutes ces influences. Le ballet de sa caméra, ses angles, ses distances...ces plans n'appartiennent qu'à « Polanski »!



LISTE ARTISTIQUE

Picquart	Jean DUJARDIN
Alfred Dreyfus	Louis GARREL
Pauline Monnier	Emmanuelle SEIGNER
Henry	Grégory GADEBOIS
Général Gonse	Hervé PIERRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
Général Mercier	Wladimir YORDANOFF
Général Boisdeffre	Didier SANDRE DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
Maitre Labori	Melvil POUPAUD
Sandherr	Éric RUF DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
Bertillon	Mathieu AMALRIC
Général de Pellieux	Laurent STOCKER DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
Maître Leblois	Vincent PEREZ
Du Paty de Clam	Michel VUILLERMOZ DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
Général Billot	Vincent GRASS
Maître Demange	Denis PODALYDÈS DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
Desvernine	Damien BONNARD
Esterhazy	Laurent NATRELLA DE LA COMÉDIE FRANÇAISE
Juge Delegorgue	Bruno RAFFAELLI DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Roman POLANSKI
Produit par	Alain GOLDMAN
Scénario	Robert HARRIS Roman POLANSKI
D'après le livre de	Robert HARRIS
Musique	Alexandre DESPLAT
Directeur de la photographie	Pawel EDELMAN, PSC
Montage	Hervé DE LUZE
Décors	Jean RABASSE, ADC
Costumes	Pascaline CHAVANNE
1 ^{er} Assistant réalisateur	Hubert ENGAMMARE
Casting	Michaëli LAGUENS
Son	Lucien BALIBAR, Aymeric DEVOLDÈRE, Cyril HOLTZ, Niels BARLETTA
Effets visuels	Jérémie LEROUX, Alain CARSOUX
Coiffure et maquillage	Agathe DUPUIS, Vesna PEBORDE, Cédric KERGUILLEC
Directeur de production	Cyrille BRAGNIER
Coproducteurs	Luca BARBARESCHI, Paolo DEL BROCCO
Producteurs associés	Axelle BOUCAÏ, Axel DÉCIS
Producteurs exécutifs	Roman ABRAMOVICH KINOPRIME FOUNDATION - KENOSIS Zbigniew RACZYNSKI Lukasz RACZYNSKI HORUS MOVIES Kasia NABIALCZYK Constantino MARGIOTTA
Une production	LEGENDE & R.P. PRODUCTIONS
Une coproduction Franco-italienne	GAUMONT, FRANCE 2 CINÉMA, FRANCE 3 CINÉMA, ELISEO CINEMA, RAI CINEMA
Avec la participation de	FRANCE TÉLÉVISIONS, OCS, CANAL+
Avec le soutien de la	Région Île-de-France
En partenariat avec le	CNC CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Avec la participation de	ENTOURAGES PICTURES
En association avec	PALATINE ÉTOILE 16, OPTIMUM DEVELOPPEMENT, L'ARBRE HOLDING